

PEULS

TIERNO MONÉNEMBO

PEULS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-025148-5

ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Voici le misérable étranger. Il ne demeure pas au même endroit, ses pieds cheminent sans trêve. Depuis l'époque d'Horus, il combat, il n'a pas la victoire, il n'est pas vaincu.

Tablette égyptienne citée par Martin Buber (Moïse).

Les Peuls sont un surprenant mélange. Fleuve blanc au pays des eaux noires ; fleuve noir au pays des eaux blanches, énigmatique peuplement que de capricieux tourbillons ont amené du soleil levant et répandu de l'est à l'ouest presque partout. En pays noir, les voici semblables à des fourmis destructrices de fruits mûrs, s'installant sans permission, décampant sans dire adieu, race de voltigeurs volubiles sans cesse en train d'arriver ou de partir au gré des points d'eau ou des pâturages...

Raillerie bambara, citée par Hampâté Bâ.

Le Peul se connaît.

Proverbe bambara.

Le Peul est le parasite du bœuf.

Gilbert Vieillard

La documentation étant à la portée du premier venu, l'écrivain est libre de s'en servir si cela lui plaît. Elle ne présente aucun intérêt en elle-même, et ne vaut que par l'interprétation qu'on lui donne. Tout roman, si « objectif » soit-il en apparence, est le portrait de son auteur, et n'obéit qu'aux lois de l'univers intérieur de l'écrivain.

Zoé Oldenbourg

Pour Mangoné Niang.
À la mémoire de Siradiou Diallo,
de Hampâté Bâ,
de William Sassine,
de Oncle Macka,
de Abou « Pop'lotion » Camara.
Pour ces idiots de Sérères.

Au commencement, la vache.

Guéno, l'Éternel, créa d'abord la vache. Puis il créa la femme, ensuite seulement, le Peul. Il mit la femme derrière la vache. Il mit le Peul derrière la femme. C'est ce que dit la genèse du bouvier, c'est ce qui fait la sainte trinité du pasteur. Gloire au Créateur de toute chose – le chaos et la lumière ; l'œuf plein et le grand vide ! De la goutte de lait, il a extrait l'univers ; du trayon, il a fait jaillir la parole.

Parole nomade, longue rivière de lait qui multiplie les méandres entre les déserts et les forêts pour dire et redire l'incroyable aventure des Peuls.

Cela commence dans la nuit des temps, au pays béni de Héli et Yôyo¹ entre le fleuve Milia et la mer de la Félicité². C'est là-bas, dans les fournaies de l'est, sur les terres immémoriales des pharaons que l'Hébreu Bouïtôring³ rencontra Bâ Diou Mangou. Le Blanc vit que la Noire était belle, la Noire vit que le Blanc était bon. Celui-ci demanda la main de celle-là. Guéno voulut et accepta. Naquirent Hellêré, Mangaye, Sorfoye, Eli-Bâna, Agna et

1. En vérité, à force de migrer, les Peuls ont oublié le véritable nom du pays de leurs origines. Héli et Yôyo sont des onomatopées qui reviennent comme un leitmotiv dans leurs moments de détresse : « Mi héli yô, mi boni yô », ce qui veut dire « Je suis cassé ô, je suis brisé ô », sous-entendu « depuis que j'ai quitté le pays de mes ancêtres ».

2. Les Peuls appellent le Nil, Milia, et la mer Rouge, la mer de la Félicité.

3. Littéralement Bou-iw-Tôr-ing : l'homme-venu-du-Tôr-lointain. Les Peuls seraient nés d'un métissage entre des Noires d'Égypte et des Hébreux de la tribu des Fout qui, avant de pénétrer l'Égypte, avaient longtemps séjourné à Tôr dans le Sinaï. Certaines sources affirment qu'ils étaient au nombre de quarante. Bouïtôring ne serait donc pas un individu mais une figure mythologique.

*Tôli-Maga*¹. Selon l'antique formule des Égyptiens, la démence et le mal sacré² épargnèrent les six garçons. Sekhmet, la dame de Réhésou, les protégea de la guerre, et Anouksis, la déesse de la première cataracte, les garda de la noyade. Ils survécurent, tous les six. Ils grandirent, ils procrèrent. C'est de leur vénérable descendance qu'est issu cet être frêle et belliqueux, sibyllin et acariâtre, goûtant à la solitude et pétri d'orgueil, cette âme insaisissable qui ne fait jamais rien comme les autres : toi, âne bête de Peul !

Cela commence dans la nuit des temps. L'Homme était encore tout neuf sur terre, les montagnes à l'état de pousses et les roches à peine aussi fermes que le beurre de karité.

Cela commence dans la nuit des temps, cela ne finira jamais.

*

Le Peul dit : « La vache est supérieure par les services qu'elle rend à toutes les œuvres de la création. La vache est magique, plus magique que les fées ! Elle apparaît, le désert refleurit. Elle mugit, le reg s'adoucit. Elle s'ébroue, la caverne s'illumine. Elle nourrit, elle protège, elle guide. Elle trace le chemin. Elle ouvre les portes du destin. »

Le Peul dit :

« Dieu a l'univers tout entier, le Peul a des vaches,
La savane a des éléphants, le Peul a des vaches,
La falaise a des singes, le Peul a des vaches,
La lande a des biches, le Peul a des vaches.
La mer a des vagues, le Peul a des vaches... »

*

C'est toi, Peul, qui le dis, moi, je ne fais que répéter. Tu as le droit de délirer, personne n'est tenu de te croire, infâme vagabond, voleur de royaumes et de poules ! Soit ! nous sommes cousins puisque les légendes le disent. Du même sang peut-être, de la

1. Voir A. H. Bâ, *La Genèse de l'homme selon la tradition peule et De la culture des Peuls du Mali*. Les références complètes des ouvrages se trouvent en Bibliographie, p. 383.

2. L'épilepsie, maladie fort redoutée des Égyptiens anciens.

même étoffe, non ! Toi, l'ignoble berger, moi, le noble Sérère ! À toi les sinistres pastourelles et les déplorables églogues ; à moi, les hymnes virils des chasseurs. À toi l'écuelle à traire et la corde aux neuf nœuds ; à moi, la houe du semeur de mil. À toi la calebasse de lait, à moi la gourde de vin de palme... Les ancêtres nous ont donné tous les droits, sauf le droit à la guerre. Nous pouvons chahuter à loisir et vomir les injures qui nous plaisent. Entre nous, toutes les grossièretés sont permises. Au village, ils ont un mot pour ça : la parenté à plaisanteries. Alors ôte de ma vue tes misérables hardes et tes oreilles de pipistrelle ! Je ne te dirai rien. Passe ton chemin, petit Peul, adresse-toi à un autre, singe malingre et rouge ! Ressuscite les scribes si tu veux savoir, invoque les mânes de tes aïeux ! Ton histoire est une histoire de bœufs. Comment veux-tu que je m'y retrouve ? L'Homme occupe le centre de tout pour les gens normaux. Pour toi, l'idiot, la vache est l'astre qui éclaire le monde. Ta mère nourricière ? La vache. Ton histoire ? Ses empreintes. Ton pays ? Les terres qu'elle foule. Pour elle, tu écumes le désert et la brousse. Pour elle, tu te résignes ou tues. Le glaive et la poudre, c'est pour soumettre les royaumes et amasser fortune. Mais toi, quand tu lèves les armes, c'est pour un tas de foin, quelques arpents d'herbage. Le Sérère a raison : « Si tu veux trouver le Peul, cherche du côté du fumier ! »...

*

Disparais de ma vue, pâtre nauséabond ! Ton itinéraire ? Un horrible brouillamini. Ta vie ? Rien qu'un sac de nœuds. J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas par où commencer. Sa-saye, vagabond ! Ligoter un courant d'air serait plus aisé que de raconter ton histoire. Tu erres depuis l'époque d'Horus, sans bagages, sans repères, sans autre boussole que le sabot qui piétine sous tes yeux. Tu campes et décampes au rythme des saisons, au gré de tes délires, comme si une bestiole te rongerait la cervelle, comme si tu avais le feu au cul.

*

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Quand ta peuplade de vachers a-t-elle jailli du néant pour s'échouer sur les berges du Sénégal ?

Au VI^e, au VII^e, au VIII^e siècle ? Bien malin celui qui pourrait le dire !

Il reste qu'on ne s'attendait pas à ce que tu t'éternises par là. On pensait que tu ne faisais que passer, que sitôt repu de notre mil et lassé de nos femmes tu t'en retournerais chez toi, vers les contrées inimaginables des démons et des fous, les seules qui soient dignes de tes étranges allures. Eh bien, non, maudite engeance ! Tu ne nous as plus quittés. Tu n'as plus arrêté de souiller nos rivières, de dévaster nos champs ; de hanter nos villages et nos nuits. Sans rien demander, tu as planté ta hutte et démoli le paysage. Il était déjà trop tard quand on a ouvert les yeux. De passant, tu étais devenu voisin puis convive puis gendre puis pur autochtone. Tout cela, en un clin d'œil.

Ah, malheur !

*

Comment, diable, es-tu monté de l'état de chien errant à celui de bâtisseur d'empires ; de paillard impur à celui de fanatique musulman ? Je n'ai pas la tête suffisamment large pour résoudre une telle énigme. Tes premières traces, tu les as laissées dans le Tékrou¹, voilà tout ce que je sais. Le Tékrou, c'est cet État fondé par la dynastie des Dia-Ôgo² peu après ton irruption dans la vallée du Sénégal. Il regorgeait de bétail et de chevaux, il ruisselait d'ambre et d'or. Un coin de paradis qui attira vite les convoitises. Au XI^e siècle, il s'allia aux Almoravides et versa nombre de ses princes et soldats dans les batailles d'Andalousie. Il rivalisa longtemps avec le Ghana, le vieil empire des Soninkés, jusqu'à son occupation par le Mali au XIII^e siècle.

La domination mandingue sonna le début d'une longue éclipse. Ton peuple de bohémiens connut le supplice du bâton et du fer. Il erra sans but d'un bout à l'autre des pays des trois fleuves, abandonné par le sort, pourchassé par les tondjon, ces cruels mercenaires au service des empereurs du Mali.

1. Tékrou est un mot d'origine arabo-berbère. Le nom peul du pays était Niâmirandi, le pays de l'abondance.

2. Les Dia-Ôgo (les maîtres du fer en langue peule) ont régné sur le Tékrou jusqu'à vers le XI^e siècle.

La délivrance ne viendra que tard : au xvi^e siècle seulement. Telle une pépite dérivée de la gangue, un sauveur émergea de ta nuit. Son nom : Koly Tenguéla, un Peul du clan des Bâ, de l'invi-vable tribu des Yalalbé qui marquera de ses exploits et de ses déchirements quatre siècles de ta sinueuse histoire. En 1512, il se débarrassa du joug malien et se tailla un immense État sur les décombres du Tékrou : le redoutable empire des Dénýankôbé. L'empire des Dénýankôbé, c'est le centre de ta mémoire, le pivot de ton remuant passé. Il durera jusqu'en 1776, résistant tant bien que mal aux chrétiens et aux musulmans. Surtout, il servira de tremplin aux fameuses hégémonies peules d'inspiration musul-mane qui, à partir du xviii^e siècle, déferleront de la Mauritanie au lac Tchad et qui ne s'achèveront qu'avec la colonisation euro-péenne à la fin du xix^e siècle.

C'est à peu près cela. C'est ainsi qu'on devrait la narrer, ton improbable histoire. Sauf que chez toi, rien n'est jamais simple. Ton identité déroute, tes pays sont trop nombreux. Ton chemin déborde de blancs et de zones d'ombre, de croisements alambi-qués et de surprenantes dérivations, nomade invétéré !

*

L'empire des Dénýankôbé n'était pas encore né au moment où ce récit commence. À part quelques provinces du Tékrou où des suzerains continuaient de régner, tes pouilleux d'ancêtres vivaient sans État, à la merci des chefs sédentaires. Avant Koly Tenguéla, ils avaient bien tenté de se soulever mais à chaque fois, ils avaient subi une magistrale correction. En particulier, le xv^e siècle avait vu des flots de leurs guerriers se former puis s'effondrer sous le poids de l'ennemi, sous l'effet de leurs propres chicanes. Les chi-canes, vous ne connaissez que ça, bande de mauvais coucheurs ! Vous vivez de chicanes et d'errances. C'était déjà ainsi bien avant votre séjour dans le Hoggar et le Tassili, bien avant votre traver-sée du Fezzan, bien avant votre départ du pays mythique de Héli et Yôyo...

Parlons-en de ce pays mythique de Héli et Yôyo ! À te croire, c'était un pays de cocagne dont le trône supporta le fessier de vingt-deux rois peuls. Vingt-deux, pas un de plus, pas un de moins. Le premier s'appelait Ilo Yalâdi. Il était contemporain du roi Salo-

PEULS

mon et, comme lui, élevait des autruches ! Un pays septénaire selon tes scabreuses légendes : sept montagnes, sept lacs, sept mines d'or, sept variétés de céréales, sept raisons d'y naître et d'y vivre heureux...

Ouf, déjà, ma mémoire s'embrouille, la salive me manque, ma langue s'affale au fond de ma gorge comme un vieux lézard assoupi. Je n'aurai jamais assez de force, tu me demandes l'impossible ! Laisse-moi tranquille, petit Peul ! Va le demander à un autre !

*

Eh bien, puisque tu insistes, mon petit chenapan, puisque tu t'es adressé à moi, homme importun et têtu comme tous ceux de ta race, il convient que je t'en dise ce que je sais. Et si quelqu'un se montrait plus avisé que moi en la matière, je me rangerais derrière lui¹.

Mais tu dois mériter que j'ouvre ma bouche, espèce de pleure-misère ! Du tabac, de la kola ! Donne-moi aussi un taureau de sept ans et je te dirai qui tu es !

1. Voir S. M. Ndong, *Le Fantang*.

Pour le lait
et pour la gloire

1400-1510

Vers l'an 1400 des Nazaréens, errait donc dans le Bakhounou une horde de Peuls-rouges, vivant de rapines, de graminées sauvages et de gorgées de lait aigre. Leur *ardo*, l'équivalent du mot « prince » dans ta langue de pie, s'appelait Yogo Sâdio – un grand escogriffe chevelu couvert de perles et de plumes d'autruche, féru de bagarres, de bonnes femmes et d'hydromel – répondant au nom clanique des Diallo. Yogo Sâdio Diallo incarnait la figure parfaite de l'*ardo* : intrépide, rusé, cruel, juste ; belle épouse, beau profil, grande gueule, gros bétail. Ses troupeaux étaient innombrables : ils broutaient, entre matin et soir, l'herbe de sept vallées et de trois plaines. Sa femme se dénommait Wéla-Hôré, la nymphe porteuse de chance. Quand elle s'approchait d'un campement, les gens se dépêchaient d'enfouir les lingots d'or, l'éclat de sa beauté étant censé ternir à jamais le précieux métal.

Un jour, Yogo Sâdio se confia à ses deux frères, Maga et Diâdié, comme lui excellents bergers, excellents cavaliers, excellents maraudeurs, excellents détrousseurs de jolies filles :

– J'ai vu en rêve le vautour aux ailes noires et l'hyène tachetée. À mon réveil, j'ai observé les éclairs et les formes des nuages : Guéno ne suggère aucune obole, il m'exaspère, le dieu ! Ce pays est bien sombre pour nous. J'ai compté : deux fausses couches, trois morts soudaines, un cas de lèpre ; les troupeaux ne vont pas mieux : les taurillons sont rongés par les tiques, le coup de sang épuise les laitières, je n'ai jamais vu autant de veaux mort-nés et j'entends dire que la peste sévit à deux journées d'ici. Nous ferions mieux de nous en aller !

– Partir ? s'étonna Diâdié. La terre est partout la même : partout les *tondjon*, la disette et les scorpions !

– C'est bien ce que je dis, Guéno ne nous facilite pas la tâche...

– Moi, je comprends les réticences du dieu : le monde s'égare, plus personne ne mérite d'être sauvé.

– C'est ton avis à toi aussi, Maga ?

– Interroge tes sujets, Yogo Sâdio ! Ils te répondront que ce serait pure folie que de transhumer en ce moment. Les provinces sont en feu, les tribus, en effervescence. Depuis la mort de *mansa* Souleymane, l'empire du Mali craquelle de partout.

– Ah, vous avez raison, va ! La vie du berger est un calvaire, n'importe où qu'il se trouve. Nous devons néanmoins partir, ce pays me sort de la tête !

– Tu es notre aîné, de Maga comme de moi-même. Décide, nous obéirons ! Nous respecterons le *poulâkou*¹ ! Mais de grâce, avant toute chose, consulte le devin, et puis confie-toi à l'*aga*² !

Le devin s'amena avec ses crânes de tortues, ses cornes d'antilopes et ses vieux canaris. Il confirma : l'avenir paraissait plus amer qu'un breuvage d'aloès, plus noir que la couleur du ricin. Un sacrifice s'imposait.

– La Cendrée-aux-épaules-blanches, ta vache préférée !, voilà ce qu'exige le dieu.

Yogo Sâdio frémit de colère.

– Ma Cendrée-aux-épaules-blanches ? Qu'il me maudisse plutôt le dieu !

Une semaine plus tard, il convoqua ses frères, l'*aga*, le devin et tous les anciens du clan. On pensa qu'il était revenu à de meilleurs sentiments. Mais on dut reconnaître que quelque chose s'était définitivement fêlé en lui quand il ouvrit la bouche :

– Vous pensez tous que j'ai changé d'avis, n'est-ce pas ? Eh bien, non ! Je maintiens ce que j'ai dit : nous partons et je garde la Cendrée-aux-épaules-blanches ! J'ai exprimé mes intentions, que le dieu en fasse de même !... Vite, préparez les chevaux et les taureaux ! Porteurs, réveillez la marmaille, détachez les troupeaux ! ordonna-t-il pour couper court aux objections.

Après quoi, il fit venir ses frères auprès de lui et leur chuchota :

– S'il m'arrive quelque chose, ma femme Wéla-Hôré reviendra à Diâdié, et la Cendrée-aux-épaules-blanches à toi, Maga.

1. L'éthique peule.

2. Le maître berger, le gardien des secrets de l'élevage.

Il s'engouffra dans la brousse, avança au jugé en direction du sud. Son clan lui emboîta le pas, mécontent mais résigné.

Une semaine plus tard, il mourut d'une piquûre de guêpe alors qu'ils campaient près d'un jujubier.

*

Couronné *ardo*, Diâdié, le plus âgé, convoqua, à son tour, le devin et l'*aga* ainsi que l'ensemble des anciens.

– Je m'en remets à votre sagesse. Que devons-nous faire : tenter l'aventure ou bien rester ici malgré les *tondjon*, la malaria et la lèpre ?

– Guéno a lui-même réglé la question en choisissant son obole. Nous devons rester sur cette terre du Bakhounou. C'est ici que le dieu a versé le sang de Yogo Sâdio, c'est ici qu'il nous accordera ses faveurs.

Les vieillards acquiescèrent, marmonnèrent quelques sortilèges dans leurs barbes blanches et tout rentra dans l'ordre.

Mi héli yô ! Mi boni yô !

Guéno allège les souffrances du Peul !

Guide-le vers la bonne fortune

Accorde-lui ta lumière et ta grâce !...

La tribu reprit le rythme de ses errances en poussant ses bœufs faméliques et ses coutumières supplications. Elle renoua avec les querelles mortelles qui l'opposaient quotidiennement aux colporteurs sarakolés et aux paysans mandingues. Ces derniers reprochaient à ta vile race de vider leurs greniers, de dépouiller les marchands de la kola et du vin de palme qu'ils ramenaient du Gâbou ; de laisser ses bêtes saccager leurs champs, de profaner leurs mares et leurs bois sacrés. Les Peuls, quant à eux, se plaignaient qu'on abattait leurs troupeaux, qu'on brûlait leurs campements, que les chefs de terre exigeaient un droit de cuissage sur leurs femmes avant de leur permettre d'accéder aux pâturages. Les coups de couteaux et les bastonnades, les jets de pierres et les tirs à l'arc punctuaient le quotidien du Bakhounou avec la même régularité que la lumière des astres ou l'écoulement des fleuves.

Partout où passe ta famélique silhouette, les rochers dégringolent,

les familles se brouillent, la brousse prend feu. Infâme provocateur, rougeâtre vacher, misérable semeur de troubles !...

Ce fut comme si la colère du dieu persistait malgré tout, comme si une odeur de malédiction et de guigne poursuivait obstinément le clan. Les deux frères se disputèrent la main de Wéla-Hôré. Ils brandirent les lances et aiguisèrent les couteaux. Le meurtre fut évité de peu. Sous la pression des anciens, ils choisirent de se séparer pour éviter l'irréparable.

Dégoûtée, Wéla-Hôré retourna au Gâbou où nomadisaient ses parents.

Maga et ses partisans allèrent droit devant eux vers l'est et forcèrent le passage à travers le cœur du Mali. Ils continuèrent jusqu'à la boucle du Niger que, jusque-là, seuls quelques rares téméraires avaient réussi à atteindre. Ce fut le premier *fergo*¹, le premier des nombreux et sinueux exodes que ton peuple de vadrrouillards ne finira plus de commettre dans les pays des trois fleuves. Il sera à l'origine, quelques siècles plus tard, du fameux empire du Mâcina.

Diâdié eut moins de chance. Il s'orienta vers l'ouest. En cours de route, nombre de ses partisans l'abandonnèrent à cause de sa poisse et de son sale caractère ; ils se fixèrent parmi les Mandingues, adoptant leur langue et leurs usages.

Il continua seul jusqu'au Gadiâga où il se mêla à une nouvelle horde de Peuls dont il épousa le patronyme. C'est de ceux-là qu'est issue la dynastie des Tenguéla.

*

Ces Peuls-là ressortissaient au clan des Bâ, au sous-clan des Yalalbé. Mais sais-tu ce que revêt chez vous l'importance du clan ?

Le Peul dit : « Guéno, l'Éternel, se révèle dans l'unicité, les cornes de la vache se dressent par paires, les Peuls vont par quatre. »

Sache que les quatre clans de ta race d'incongrus correspondent aux quatre points cardinaux, aux quatre éléments primordiaux, aux quatre couleurs naturelles, aux quatre fourches du bâton sacré qui sert à baratter le lait.

1. Exode. Les exodes peuls furent d'excellents moyens d'intimidation et souvent sources de profonds bouleversements historiques.

Les Diallo, les aînés, tiennent de l'est, arborent le jaune et se réclament de l'air.

Les Bâ, cadets fougueux et guerriers, se vouent à l'ouest, au rouge sang et au feu.

Les Sow, ces grands initiateurs, s'identifient au sud, au noir rempli d'énigmes et à la terre pourvoyeuse de pâturin.

Les Barry, qui sont les benjamins mais aussi les plus nobles, sont associés au nord, au blanc laiteux et à l'eau...

Les Yalalbé relevaient donc du clan des Bâ, c'est-à-dire du signe de la puissance et de la rage. De redoutables sauvages, ces gens-là, encore plus sauvages que toutes vos autres hordes ! Les chiens se terraient, les villages se dépeuplaient à leur approche. Ivrognes et bagarreurs, rougeâtres de teint, habillés de peaux de bêtes et de larges tuniques ocre, coiffés de tresses ornées de perles, de cauris et de plumes d'autruche, ils faisaient penser à des démons tout droit sortis des ténèbres. On les disait beaux comme des anges, intelligents comme le bon Dieu et méchants comme le diable. Armés de flèches, de sagaies et de javelots, ils poussaient leurs bœufs d'un pays à un autre, se colletant avec les fauves, pillant les greniers et les canaris à or, violant les jeunes filles, coupant les oreilles des enfants. Après avoir écumé le Bakhounou, le Gadiâga, le Brakhna et l'Aoukher, une quantité de saisons, ils descendirent vagabonder dans le Tékrour, le pays aux huit variétés de sol où l'herbe était toujours verte et l'or aussi commun que la poussière.

Les Yalalbé se composaient d'une trentaine de lignages liés par le sang ou par de lointains pactes d'allégeance et éparpillés du delta au lit moyen du Sénégal. Ils se retrouvaient une fois l'an à l'occasion du *worso*, la fastueuse cérémonie qui rassemblait l'ensemble des campements pour échanger les nouvelles, apaiser les conflits, célébrer les naissances et les mariages, initier les jeunes gens ; bénir le bétail, renouveler sa ration de natron. Persuadé de son ascendance sur les autres, chacun de ces clans transhumait de son côté, le reste du temps, et entretenait en son sein la méfiance et la jalousie. Ce goût de la rancœur était si usuel qu'avant de mourir on prenait soin de le transmettre en legs en même temps que les gris-gris, le cheptel et les bijoux. En ces temps-là, un homme que l'on disait raisonnable et bon parce qu'un peu moins buté que les autres, l'*ardo* Diâdié Sadiga, s'efforçait tant bien que mal de guider

ce peuple turbulent et hétéroclite où se montrer acariâtre et rapide au couteau était plutôt perçu comme un mérite. Il savait faire preuve de douceur et de circonspection, n'usant de son autorité que dans les situations les plus extrêmes. Cela ne l'empêchait pas d'avoir maille à partir avec les *diom-wouro*, ces bourrus de chefs de campement qui, tout en lorgnant son trône, prenaient un malin plaisir à esquiver ses ordres.

Dôya Malal était de ceux-là, toujours à faire la moue, à protester, à claquer la porte ! Il était fier de son allure, de sa virilité et de son habileté de berger. Sa femme lui avait donné douze magnifiques enfants, dont sept athlétiques garçons. Vos saugrenues légendes affirment que c'est ainsi que commença le peuplement du monde : par sept garçons et cinq filles tous nés d'une même mère, Niâgara, et d'un même père, Kîkala. Ce qui lui faisait croire que Guéno en personne était descendu bénir sa paillasse. Ses fils aînés étaient jumeaux. Ils s'appelaient Birom et Birane.

Pour être né une demi-matinée avant Birane, Birom exigeait qu'on lui attribuât la place enviée de l'aîné, ce qui occasionnait d'interminables bagarres au gourdin. Le droit d'aînesse n'est pas un vain mot chez vous autres abrutis de Peuls. Le *poulâkou* commande de privilégier le grand frère, de l'entourer de respect et de soins. À lui les morceaux de choix et les laits les plus crémeux. À lui de mener ses frères à la guerre et d'hériter du titre d'*aga*, d'*ardo* ou de *diom-wouro*. Seulement, cette fois-là, le sort avait été bien ambigu. Une demi-matinée, c'est suffisant pour apprendre à brailler, pas assez pour se faire un âge : Birom et Birane mesuraient la même taille et déployaient la même force, aux biceps comme aux jarrets. Ils couraient à la même vitesse, témoignaient du même mérite à la lutte, à la course à pied et au tir à l'arc. Ils s'égalèrent en tout : en courage, en orgueil, en beauté et en roublardise.

N'en pouvant plus des querelles et des récriminations, Dôya s'adressa ainsi à ses enfants : « J'ai décidé de régler une fois pour toutes le problème de ma succession, leur dit-il. Birom et Birane, je vais vous mettre à l'épreuve. Celui qui gagne, celui-là sera l'aîné. Allez chez les Maures et capturez chacun dix magnifiques chamelles et dix robustes pur-sang ! » Ils allèrent chez les Maures, ils capturèrent chacun dix magnifiques chamelles et dix robustes pur-sang. « Allez dans la brousse, ligotez deux vigoureuses lionnes et ramenez-les-moi sans les blesser ni les endormir ! » Ce qui fut

fait. « Voici deux corbeilles de rotin ! Que chacun remplisse la sienne de dix mille abeilles vivantes ! » Ce qui fut fait également. « Maintenant, vous connaissez mon goût pour la kola. Celui de vous deux qui m'en ramènera du Gâbou dix paniers portés par dix esclaves mâles capturés de ses propres mains, celui-là sera mon aîné. » Il multiplia les épreuves les plus terribles sans arriver à les départager...

C'est alors que l'idée lui vint de leur poser une devinette :

– Je suis un drôle de petit garçon. Si l'on m'envoie faire les commissions, je ne reviens pas. Qui suis-je ?

– Le filou, répondit Birom. On lui donne des cauris pour acheter les provisions, il disparaît avec la marchandise.

– La flèche, répondit Birane. Quand vous la tirez, elle ne revient pas, elle reste logée dans la proie.

– Birane, tu es le plus imagitatif, Birane, tu seras mon aîné ! trancha Dôya Malal. Quand je ne serai plus de ce monde, c'est à toi que reviendra l'hexagramme de coralline, l'insigne de notre clan.

*

L'hivernage suivant, Dôya décida de camper avec son petit monde sur les rives du Gorgol jusqu'à ce que les gros nuages du sud aient fini de crever. Mais Birane lui fit changer d'avis.

– Père, j'ai vérifié la grande outre.

– Alors ?

– Nous n'avons pas plus de trois jours de sel. Les canaris à mil sont à moitié vides, nos lanières sont tout effilochées et nos cotonnades dévorées par les termites...

– Va droit au but ! Qu'est-ce que tu me proposes ?

– Le marché de Diôwol est à une journée de marche d'ici.

– Ah, fils ! Je déteste avoir tort, mais ton idée, elle est impayable. Nous irons donc nous approvisionner à Diôwol et, ensuite, à nous les plaisirs du Gorgol !... Ton bon sens m'ôte mes derniers doutes, Birane : tu es bien mon aîné. Tu es le plus brave de tous, le plus futé aussi.

– Père, ce n'est pas juste. Il suffit que Birane ouvre la bouche pour que tu te ranges de son côté. Pourquoi un si grand détour ? Allons tout droit dans le Gorgol. Une fois là-bas, nous n'aurons qu'à nous ravitailler auprès des colporteurs sarakolés.

– Je n’aime pas ton ton, Birom !... Allons, nous ferons comme Birane a dit ! C’est Birane, mon aîné ! Tu dois lui obéir si tu veux rester mon fils !

Il était loin de se douter que cette simple petite scène briserait sa lignée, en répandrait les morceaux dans les violentes convulsions qui, bien des années plus tard, allaient secouer les empires et les royaumes des trois fleuves...

*

Ils campèrent donc dans les environs de Diôwol, se présentèrent au marché à bestiaux aux premières lueurs de l’aube afin de profiter des meilleurs emplacements. Les biques, le lait, les tisanes tonifiantes, les décoctions vermifuges, les baumes et les cataplasmes... le tout fut écoulé avant que le soleil ne se hissât au milieu du ciel. Ils en eurent pour trois sacs de sel, une bonbonne de gnôle, deux gourdes de vin de palme, un panier de kola, des sandales et des cotonnades. Après quoi, les femmes s’éparpillèrent vers les marchands de bijoux et d’ustensiles. Les garçons se mêlèrent aux acrobates et aux musiciens. Les hommes se ruèrent dans les hangars à boisson. Ensuite le clan se regroupa sous les bois pour somnoler un peu avant d’entamer le long périple. C’est alors qu’un vacarme éclata du côté des carrières. Les Dôya accoururent, croyant trouver une belle bagarre où se dégourdir les membres et tester leurs bâtons neufs et leurs nouvelles frondes. Au lieu de cela, douze bonnes rangées de bouviers en guenilles entouraient un individu svelte, au torse nu et si efflanqué que l’on pouvait compter ses côtes sans les toucher du doigt. Il avait des pieds démesurés, gercés par la pierraille et le chiendent, qui dépassaient de ses sandales détrempées. Une série de bracelets d’ambre et de gris-gris de cuir incrustés de cauris lui enserraient les bras. Son chapeau de berger, retenu au cou par un cordon de sisal, lui couvrait la nuque et une bonne partie du dos, découvrant des cheveux noirs et longs réunis en de longues tresses couvertes de sable et de terre glaise. Il avait un visage anguleux avec un nez proéminent qui aurait dévoré toute la chair des pommettes et des joues. Il parlait comme doivent le faire les devins et les prophètes. Bien que de son physique émanât quelque chose de ridicule ou plutôt de pitoyable, Dôya Malal le regarda longuement et se dit : « Celui-là, ce qui le sauve, ce sont

ses dents et rien d'autre ! » Il avait des dents longues, plutôt pointues mais régulièrement rangées et surtout d'un blanc nacré qui lui-sait presque au milieu de son teint rouge garance. Il toisait les gens, les désignait sciemment en martelant ses mots comme un champion de lutte dans l'arène ou un seigneur devant ses esclaves. Dôya Malal, qui avait horreur que l'on parlât plus fort que lui, s'emporta. Il empoigna son voisin de droite, le secoua vivement et dit :

– Hé, toi, bourricot, dis-moi qui est ce fantôme ! Dis-moi vite !

– Fantôme ? Tu es bien prétentieux, Peul ! L'homme que tu vois là n'est rien d'autre que Yala Tchôguel, le bras droit de Doulo Demba. Fantôme, hi hi ! C'est bien la première fois que j'entends dire ça de Yala Tchôguel !

– Qui c'est, Yala Tchôguel ? Qui c'est, Doulo Demba ?

– Tu vis où, toi ? Dans les nuages ou dans la profondeur des grottes ?

Cela amplifia sa colère, il lâcha néanmoins sa prise, intrigué qu'il était par l'orateur. Il écarta la foule, vint se poster au premier rang. Yala Tchôguel en avait maintenant fini avec ses supplices et ses colères de dieu vengeur. Il en était aux reproches et aux sermons. Il fit état du mépris qui frappait les Peuls du Niôro, du supplice de ceux qui avaient été faits captifs dans le Gâbou, des mille et une taxes et vexations qui écrasaient ceux qui avaient eu l'audace de s'aventurer au Mâcina et au Fouta-Djalon. Il termina par ces mots qui firent sangloter dans le groupe des femmes et frissonner de honte dans celui des hommes :

– Comme tu es allé loin dans la déperdition, Peul ! À présent, plusieurs océans te séparent des règles du *poulâkou* ; plusieurs vies entre ce que tu es devenu et ce que tu fus hier !...

D'autres arrivaient par les sentes, les herbes hautes, les buissons de tamaris et de bambous. Ils attachaient leurs chevaux et leurs bœufs porteurs sur le tronc d'un kapokier ou sur une souche de balanites, avançaient bruyamment vers la foule, plantaient leurs sagaies dans la terre et formaient un nouveau cercle puis ouvraient leur sale bouche de Peuls pour ajouter à la cacophonie et à la dis-corde. Du cliquetis des poignards et des flèches ceints aux hanches ou portés en bandoulière, du grincement des corps éreintés par les longues marches, des murmures, des toux, des quolibets et des médisances, s'éleva une voix heurtée par la colère et l'impatience :

– Dis-nous alors ce qu'il faut faire, Yala Tchôguel ! Dis-le vite !

Nous n'avons pas que ça à faire, t'écouter pleurnicher sur les malheurs du Peul.

– On vous entend depuis le ruisseau des Singes, dit un homme surgi de la brousse sur une jument noire. Qu'est-ce qui vous réunit ici, Peuls ?

– Voilà des mois que je m'évertue à dire aux Peuls : « Levez-vous, armez-vous ! Les chefs de terre affament nos enfants ! Les chefs de terre assoiffent nos bœufs. Nous devons leur faire face, levez-vous ! » Hélas, personne ne m'écoute.

– Ainsi donc, c'est toi, Yala Tchôguel, le rabatteur de Doulo Demba ? J'ai bien entendu parler de ton maître. Il est célèbre dans la province du Tôro et presque un saint dans le Laaw. Seulement, je me demande bien pourquoi il n'a encore soumis aucune province, que je sache, et à voir son chef de guerre en chair et en os, il n'est pas près de le faire, je me trompe ?

– Doulo Demba répondra aux provocations après. Après avoir occis les chefs de terre, coupé les oreilles de leurs esclaves et de leurs enfants et saccagé leurs idoles et leurs forêts sacrées. Pour l'instant, il vous demande de vous rassembler dans les falaises de Magama dès la nouvelle lune.

– Des sornettes ! s'emporta quelqu'un. La semaine passée, dans le Djôlof, un *laamane*¹ a dévasté un campement de Peuls, égorgé les bœufs, conduit les femmes dans son harem et vendu les hommes aux Portugais. Où était ton Doulo Demba ?

– Le Djôlof, c'est trop loin ! renchérit un autre. Là, tout près de nous, à Guiraye, et pas plus tard qu'avant-hier, un groupe de *tondjon* échappé de Tambakara a égorgé un *ardo*, bastonné ses hommes et emporté ses troupeaux au Mali. À ma connaissance, aucun dénommé Doulo Demba n'a été signalé dans les parages.

Il s'ensuivit un long silence. Dôya en profita pour pousser davantage du coude et s'approcher de l'orateur qui, à présent dérouté, se tenait tête baissée sous l'œil inquisiteur de la foule.

– Hé, toi, Yala Tchôguel ! cria-t-il. Combien me paies-tu pour rejoindre tes armées ?

– Je ne paie pas ! Mieux, je te demande de verser ton sang !

– Tu ne paies pas, c'est vrai ? Alors moi, Dôya Malal, je n'ai plus rien à faire ici.

1. Chef de terre chez les Ouolofs.

*

Cependant, Dôya se montra nerveux à l'approche de la nouvelle lune. Un beau matin, alors que son petit monde s'apprêtait à conduire le bétail au pâturage, il commanda de seller les chevaux, de bâter les ânes et les bœufs porteurs, au grand dam de sa progéniture.

– Qu'on ramasse les calebasses, qu'on range les vanneries ! ordonna-t-il.

La colonne quitta la vallée du Gorgol et s'ébranla vers le nord.

– Où allons-nous, Dôya, fils de Malal ? demanda le griot Okorni.

– Que l'on se contente de me suivre sans un mot et sans une quinte de toux ! gronda la grosse brute.

– Dôya, fils de Malal, où nous mènes-tu ? Dis-le une fois pour toutes sinon je ne bouge plus d'ici ! menaça le griot.

– Tu as bien parlé, Okorni ! approuva l'*aga* Koïné.

– Tu as bien parlé, griot ! affirmèrent tous les autres.

– C'est bon, se résigna Dôya Malal. J'ai décidé de rejoindre Doulo Demba. J'ai décidé de combattre les *tondjon*.

*

Près d'une mare, ils tombèrent nez à nez sur Diâdié Sadiga qui hurla d'étonnement :

– Que fais-tu dans ces parages, Dôya Malal ?

– Quelle question ! Je réponds à l'appel de Doulo Demba, je vais combattre les chefs de terre.

– Tiens !

– J'y vais de mon plein gré pas parce qu'on me l'a demandé. Tout bien réfléchi, je n'ai pas envie que tous les Peuls de la vallée me prennent pour un couard.

– Devant Yala Tchôguel, tu as joué les orgueilleux pour masquer la peur qui te ronge. Les Peuls le racontent dans toute la vallée du fleuve. Et maintenant, tu as peur du qu'en-dira-t-on. C'est pour cela que tu viens, n'est-ce pas ?

– Estime-toi heureux de me trouver sous mon meilleur jour !

– Tes laitières, tes femmes, tes enfants... qui sont aussi les miens ?

– Tout va très bien tant que tu n’es pas là. Et toi, Tenguéla et Yalâdi, ils ont grandi ?

– Ils me dépassent tous d’une tête. Il doit en être de même pour Birom et Birane en ce qui te concerne... Ah, nous autres Yalalbé, nous naissons avec la force des lionceaux, nous poussons à la même hauteur que les bambous et nous mourons tous d’une mort sanglante et brusque... Permets que j’approche, mon frère, mes hommes et moi, nous avons soif et j’ai hâte d’étreindre ta progéniture.

– C’est pas souvent que tu demandes à les voir !

– Est-ce de ma faute si tu t’es isolé des Yalalbé ? Mon oncle Malal Bodéwal qui fut ton père ne cessait de le répéter : « Il n’y a rien que les querelles de famille pour attirer la malédiction. »

– Les Yalalbé, c’est moi ! C’est moi qui détiens l’hexagramme de coralline !

– Ah ! Nous en parlerons plus tard de l’hexagramme de coralline... Rejoins-nous, Dôya ! C’est parmi nous que se trouve ta place.

– Pas tant que toi, Diâdié Sadiga, tu seras *ardo*. La place me revenait de droit, tu le sais bien.

– Oublie ! Il y a maintenant des lustres que tout cela s’est passé.

– Très bien ! Pour le moment, allons combattre les *tondjon*. Seulement, je te le promets, quand la guerre sera finie, je te fendrai en deux et je reprendrai mon dû.

On s’embrassa malgré tout, échangea les nouvelles et les provisions. Une caravane unique fut formée vers les falaises de Magama. On avança en silence sur les chemins rougeâtres bordés d’épars épineux et de curieuses termitières. Puis le griot Okorni sortit son *hoddou*¹ et chanta d’une voix à peine plus haute que les autres bruits – les mugissements des veaux, les claquements des sabots, les coups de bâton pour calmer les broutards récalcitrants et le floc-flac régulier des guenilles mouillées contre les branchages et les pierres –, rien que pour lui, rien que pour soulager le poids de l’amertume qui écrasait son cœur :

*Épervier, mon ami,
à toi je confie le drame de Yogo Sâdio*

1. Guitare monocorde.

PEULS

*Ardo Yogo Sâdio a laissé une veuve,
une belle, à ses deux frères
Diâdié a dit, c'est pour lui
Maga a dit, c'est pour lui
Deux frères se brouillent et s'éloignent
Comme deux chemins se séparent
L'un au fin fond du Tékrour
L'autre, dans les taupinières du Mâcina
Et depuis, c'est ainsi chez les Peuls :
celui qui est mon frère, je le fuis,
celui qui porte mon sang, je le tue,
Dis-moi, épervier, quel gri-gri il faut
pour ces pauvres Yalalbé
Ô Yalalbé, qu'avez-vous fait à Guéno,
et moi, misérable Okorni, que puis-je faire pour vous ?*

Doulo Demba réussit à surmonter les chicanes et les inimitiés, les méfiances ataviques ainsi que les rancunes multiséculaires, et il rallia à sa cause les tribus, clans et sous-clans peuls de toute la vallée du Sénégal. Doté d'une quantité impressionnante d'armes et de montures, il s'ébranla vers le sud. À Pété-Penda Ndiour, il scinda son armée en deux. Il en confia une partie à ses deux frères Hembî Demba et Nâwo Demba à qui il demanda de rester en arrière-garde dans la vallée pour diriger les principautés nouvellement conquises. Avec la seconde, il déferla sur la ville de Boutiol où une foule considérable de partisans le rejoignit. Embarqués sur des *almadie*¹, ses innombrables soldats réussirent à traverser le fleuve et à s'enfoncer dans les terres des Ouolofs qu'ils vainquirent facilement. La route du Sine-Saloum et de la Gambie était ouverte...

Les Peuls déferlèrent sur les pays des trois fleuves comme des nuées de sauterelles. Selon le Portugais André Alvares d'Almada qui, vers cette époque, vadrouillait dans le coin, ils avaient beaucoup de chevaux, beaucoup de vaches, de chameaux et d'ânes. Les cavaliers étaient nombreux, intrépides, armés de flèches et d'essaims d'abeilles. Il ajoute que, pour traverser le fleuve Gambie, il a suffi à chacun d'apporter une seule pierre : « On n'avait jamais vu une telle troupe parmi ces nations. Elle alla détruire et dévaster tout, passant par le territoire des Mandingues, des Cassangas, des Bagnoumes et des Bourames, soit plus de cent cinquante lieues²... » Son compatriote João de Barros affirme de son côté que « les Peuls étaient si nombreux qu'ils asséchaient tout fleuve qu'ils rencontraient ». Aussi leur *fergo* se résuma finalement en

1. Embarcations de fortune faites avec de la paille humide.

2. A. Alvares d'Almada, *Tratato Breve*, 1841, chapitre V, p. 33.

une simple démonstration de force. Au vu de leur nombre et de leur arsenal, beaucoup de rois renoncèrent à se battre, conviant leurs guerriers à aller au labour ou à la chasse et exhortant leurs griots à calmer les ardeurs de ces bandes de bergers surexcités. Le prestige des empereurs du Mali s'en trouva si fortement ébranlé que les Ouolofs en profitèrent pour se libérer aussi et occuper la rive droite de la Gambie.

Enhardie par ses nombreuses victoires, ta pouilleuse de race s'enfonça de plus en plus vers le sud avec ses hordes de bœufs, ses guerriers hirsutes, ses bergers d'un autre âge, ses cohortes de gamins dépenaillés et de femelles chichiteuses et narcissiques, pillant les richesses et soumettant les habitants au supplice du feu et du fer. Après la Gambie, elle traversa le *rio* Casamance, le *rio* Farin, le *rio* Guébé et le *rio* Grande, hurlant ses hymnes de guerre sans que rien l'arrêtât. Mais dans la mangrove, entre Kabo et Cacheu, Guignola et Bissau, elle rencontra les Béafadas.

Les Béafadas étaient peu nombreux, les Béafadas étaient mal armés. Cela n'empêcha pas ces braves petits hommes de la mangrove de mettre en pièces tes redoutables cavaliers, Peul ! Ils brisèrent tes colonnes d'archers et firent fuir tes dresseurs d'abeilles et tes lanceurs de javelot. Ils décapitèrent Doulo Demba, offrirent sa tête en trophée à leur roi, se repurent de son sang, jetèrent ses restes aux crocodiles.

La défaite fut telle qu'il te fallut cinquante ans et plus pour reprendre tes esprits et reconstituer tes armées.

Bien fait, olibrius ! Broussard malingre et mal vêtu ! *Ô kinn a koop !* (Cela sonne mieux en sérère.)

Bien des années plus tard, une cavalerie peule déboucha dans un marché du Bôwé¹, faisant voler en éclats les canaris et les gourdes, terrorisant les vendeuses et les chiens. Celui qui en semblait le chef s'immobilisa devant une jeune marchande de lait, se jucha sur le dos de sa monture, fit vibrer son sabre et dit :

– Tu as un lait magnifique, jeune fille ! Il est aussi blanc que tu es claire, aussi moelleux que ton corps est désirable ! Il est tout fait pour moi. Donne-m'en une bonne louche !

– Je le vends un cauri pour une louche, dix pour toute une calebasse, répondit la jeune fille tout en se curant les dents avec une tige d'acacia.

Le jeune homme éclata de rire et d'un mouvement brusque fit hennir son cheval noir avant de s'adresser à ses compagnons :

– Hé, amis, elle est jolie, propre, elle sent bon l'eau de rose et le henné mais elle est un peu effrontée, est-ce que je mens ? Elle veut nous vendre son lait, vous entendez ça ?

– Elle doit être trop jeune pour savoir qui on est et ce qui se passe dans le monde !

– Oui, Abi, oui ! Ce doit être ça, elle est encore trop jeune. Alors, explique-lui, peut-être qu'elle comprendra !

– Comment veux-tu que je lui explique ? Elle ne nous écoute pas, elle ne fait pas attention à nous. Elle se brosse les dents et elle regarde de l'autre côté, là où l'on vend les pintades et les ânes.

– Alors, toi, Sellou, essaie !

– À quoi bon ? Nous sommes dans un lieu perdu où personne ne sait que nous ne payons jamais rien dans les marchés.

– Jeune fille, tu as entendu, n'est-ce pas ? Nous sommes des

1. Cette région se trouve aujourd'hui dans l'actuelle Guinée-Bissau.

gens d'une autre sorte : nous prenons ce qui nous plaît, nous ne payons jamais !

– Une louche, un cauri ; une calebasse entière, dix ! Le prix est le même pour tous.

– Elle est toute menue, toute jolie, mais elle ne sait pas parler aux gens, elle siffle comme un serpent !

– Le Peul est tombé bien bas depuis la guerre avec les Béafadas. Aujourd'hui, quand il monte à cheval, ce n'est plus pour guerroyer, c'est pour importuner les jeunes filles.

– Mais non, répondit celui qui s'appelait Sellou, c'est juste pour causer avec toi et boire de ce bon lait.

– Nous n'avons rien à nous dire. Passez votre chemin sinon j'appelle mes frères !

– Ha, ha, elle va appeler ses frères ! fit le dénommé Abi. Dis-moi, belle fille, comment ils s'appellent tes frères ?

– Je préfère ne pas les nommer, la moitié du marché s'en irait en courant...

Elle fut interrompue par l'arrivée infernale de deux jeunes cavaliers.

– Kouro, notre sœur, il paraît qu'on te veut du mal ? dirent-ils en chœur comme s'ils l'avaient longuement préparé.

– Ces étrangers veulent boire mon lait, sans me payer comme si j'étais une vulgaire paille, sans père, sans frère, sans personne pour me protéger.

– Allons vers la rivière ! tonna l'un des deux frères. Là-bas, la plaine est grande et vide. On ne risquera pas de casser un récipient ou de blesser une créature innocente et fragile. Nous serons entre hommes et, entre hommes, nous parlerons. Si vous revenez vivants, je vous offrirai et le lait et la main de ma sœur.

– Quoi ? s' alarma un vieillard couvert de rides arrivant de nulle part et qui tremblotait comme une feuille, assis à califourchon sur une mule. Qu'est-ce qui se passe ici ?... Descends de cheval, Birane, et viens t'expliquer ! Et tâche que tes propos soient intelligibles !

– Ce vacarme n'est pas de notre fait, père. Nous étions dans les collines en train de faire paître les troupeaux quand des passants nous ont alertés. Ces voyous ont voulu lui voler son lait.

– C'est vrai, Kouro, ma génisse ? C'est vrai ce que dit ton frère ?

La jeune fille acquiesça d'un bref mouvement de tête.

L'homme au cheval noir s'avança vers le vieillard sans descendre de sa monture.

– Si nous avons compris, tu es le père des jeunes gens que voici. Nous te devons le respect, honorable vieillard. C'est comme si tu étais notre père à nous aussi. Seulement, tes enfants nous ont lancé un défi, nous devons y répondre. C'est ainsi dans notre clan, quand on nous défie, on répond.

– Quel défi vous ont-ils lancé ? Et d'abord, quel est votre clan ?

– Nous sommes du clan des Bâ, du sous-clan des Yalalbé. Tes poussins, grand-père, nous ont conviés à nous battre près de la rivière. Nous allons leur montrer ce que cela coûte de se mesurer à des Yalalbé.

– Tais-toi, imposteur ! Des Yalalbé, il ne reste plus que nous. Tous les autres sont morts dans les marais des Béafadas, massacrés par ces sauvages ou dévorés par les crocodiles. Je suppose que leurs femmes et leurs enfants qui ont pu survivre errent de campement en campement, sous l'emprise de la famine et de la folie.

Le jeune homme au cheval noir jeta un regard amusé sur ses compagnons puis se tourna de nouveau vers le vieillard, le visage saisi par le fou rire et le doute.

– Tu dis ça pour rire, n'est-ce pas ? C'est nous, les derniers Yalalbé, les autres sont morts dans les lagons de Cacheu.

– Qu'en sais-tu, jeune homme ? Où étais-tu, ce jour-là ?

– Exactement de l'autre côté, dans les marais du Cogon, avec mon père, *ardo* Diâdié Sadiga.

– Dis-moi, mon fils, es-tu le dénommé Tenguéla ?... Alors, tu es Yalâdi, le second fils de mon frère Diâdié Sadiga.

– Oui, c'est bien moi, Yalâdi Diâdié, fils de Diâdié Sadiga, frère de Tenguéla Guédal Diâdié.

– Approche, Yalâdi ! Je suis ton oncle Dôya Malal !

*

Les yeux de Dôya Malal, jaunis et à demi refermés par les épreuves, pauvres sillons au milieu de son visage fripé et convulsif, se fixèrent un bon bout de temps sur le visage de Yalâdi, sans autre expression que la force de leur immobilité. Le vieil homme

voulut dire quelque chose mais se contenta finalement d'ouvrir la bouche et de désigner son neveu d'un doigt fébrile. Yalâdi se précipita vers lui, l'aida à descendre de la mule.

– Ne restons pas là, fit le vieux, rentrons au campement !

Les femmes se mirent à pleurer, les enfants à demander ce qui se passait, qui étaient ces drôles d'étrangers venus du néant rien que pour endeuiller le campement.

L'on attendit la nuit pour se réunir autour d'un couscous au *fol-léré* et évoquer le passé, soupirer sur toutes ces années de querelles et de violences, de défaites et de haines. La nuit est vaste, obscure, profonde. Ses mystères peuvent contenir la douleur et l'indicible. Le jour est trop clair, trop évident, trop fragile. Il est interdit de conter, le jour ; de forniquer, le jour ; d'offrir des libations, le jour ; d'évoquer les morts, les sujets qui fâchent ou quoi que ce soit de pénible et de contrariant, le jour.

– Comment cela s'est-il passé, Yalâdi ?

– Mais quoi, père Dôya ?

– La mort de ton père. J'ai le droit de savoir. Nous ne nous sommes pas toujours bien compris, mais c'était mon frère. En apprenant le détail de sa mort, c'est comme si je lui donnais une sépulture. Je lui dois dans la mort ce que je n'ai pas pu lui offrir dans la vie. Ah !... Dans la forêt ou dans le lagon ?

– Dans la forêt ! Dans le lagon, c'est le griot Kessîri, l'*aga* Dian et les autres compagnons de mon père.

– Hélas, mon fils, le destin ne fut pas généreux de notre côté non plus ! En sortant du pays des Béafadas, je pensais qu'il ne me restait plus personne. J'étais tellement désespéré que j'y ai enterré mon *sassa*¹ et ma lance. Par chance, ma femme et les plus petits s'étaient réfugiés dans le Gâbou. Birom et Birane, nous les avons retrouvés bien plus tard : l'un dans le Bhoundou, blessé à la jambe, l'autre au Ferlo, rongé par les chiques et les fièvres. Nous comptions, comme la plupart, rejoindre le Nalou ou le Fouta-Djalou. Finalement, les choses s'étant calmées, nous nous sommes fixés ici. Et vous, orphelins d'*ardo* Diâdié Sadiga, par où cet épouvantable drame vous a-t-il projetés ?

– Nous avons trouvé refuge dans les montagnes du Fouta-Djalou.

1. Besace dans laquelle les bergers peuls conservent aussi bien leurs provisions que leurs amulettes et leurs gris-gris.

- Où ça, donc ?
- Dans un lieu inaccessible : Guémé-Sangan.
- Quoi ? Ce Tenguéla dont tout le monde parle, s'agit-il du même : de ton frère, du fils aîné de mon frère Diâdié ?
- C'est exact, oncle Dôya ! Il s'agit bien de mon frère.
- On dit qu'il a construit une ville entourée d'une muraille de pierres, qu'il a constitué une armée et qu'il s'est proclamé roi.
- En effet, il a reçu là-bas l'allégeance de tous les clans peuls. Il a noué de solides alliances avec les Dialonkés, les Nalous, les Bagas, les Landoumas, les Soussous et les Mandingues. S'il n'est pas déjà roi, je crois qu'il ne va pas tarder à le devenir.
- Roi ! Cet oisillon de Tenguéla, roi !... Et vous vous prenez pour qui, engeance de Diâdié Sadiga ? C'est à nous que revient ce titre, c'est à nous l'hexagramme de coralline !

Il renversa une jarre d'eau en recherchant sa canne, sous l'émprise de la colère. Il fit quelques pas en direction de sa hutte puis se ravisa et revint s'asseoir, le front en sueur, vidé de ses forces en même temps que du venin de la rancœur et de la jalousie.

– Ah, soupira-t-il, j'ai passé ma vie à mal agir ! Pardonne-moi, mon fils Yalâdi ! C'est ma faute si ton père et moi nous ne nous sommes pas toujours compris... Ah, cette race des Yalalbé, épuisée par les querelles, minée par son mauvais caractère ! Il est temps que cela cesse... Tenguéla est devenu roi ? Eh bien, que Guéno bénisse son règne ! C'est dans les mains de votre lignée que le dieu a déposé le pouvoir... Ah, mon frère Diâdié, voici le temps des regrets ! Hélas, nul ne peut réparer les fautes d'antan...

Il remit quelque chose à Okorni qui se tourna vers Yalâdi.

– Fils de Diâdié Sadiga, cet hexagramme de coralline, objet de tant de discordes, cet éternel symbole du pouvoir des Yalalbé, Dôya le remet dans tes mains. Veille sur lui tout au long du chemin ! Que le sorcier ne le voie pas, que le malandrin ne le touche pas ! Garde-le jusqu'à Guémé-Sangan et remets-le dans les mains de Tenguéla ! Guéno bénisse le règne de Tenguéla !

- Dôya Malal, notre père ! gémit Birom.
- Père Dôya, que fais-tu là ? s'inquiéta Birane.
- Je remets la pépîte à celui qui la mérite !

Et cette bataille du *rio* Grande, tu penses bien qu'aucun Peul ne l'avait oubliée. Elle restait dans la gorge de chacun des tiens comme un gros et brûlant morceau d'igname : impossible à avaler, impossible à recracher. Ta pouilleuse de race, tout en continuant de cheminer et de s'éparpiller, ruminait sa rancœur et rêvait de vengeance. Et voilà que soudain, changeant de visage, le destin se mettait à lui sourire. Véritable cadeau du Ciel, ce Tenguéla surgissait au cœur des événements violents, simultanés et rapides qui s'abattirent sur les pays des trois fleuves à la manière d'un projectile. En deux ou trois saisons, son nom devint aussi réputé que celui de la mystérieuse hyène blanche dont tout le monde parle mais que personne n'a jamais vue.

Il était nettement plus âgé que Birane et Birom. Ce n'était tout de même qu'un adolescent lors de la guerre du *rio* Grande. Ayant réchappé par miracle du champ de bataille, il s'était joint aux cohortes de blessés et d'affamés, de veufs et d'orphelins qui tentaient de s'abriter dans les contreforts du Fouta-Djalou. Là, il acheva de grandir et de mûrir. Là, il se distingua. Il commença par organiser les jeunes de sa classe d'âge en groupes d'autodéfense pour protéger les éleveurs contre les excès des autochtones sous-sous, dialonkés, malinkés, bagas, landoumas et nalous. Minuscules et dispersés au début, ces groupuscules se transformèrent rapidement en une puissante armée sans éveiller les soupçons des chefs de terre. Progressivement, son autorité s'imposa aussi bien aux Peuls qu'aux autres. Au faite de sa puissance, il fit bâtir la ville fortifiée de Guémé-Sangan. De ce bastion inaccessible, il pouvait enfin songer à réaliser ses rêves de conquête.

Son déferlement se produisit vers 1510. Il se rua vers le Diâra, son fils Koly Tenguéla vers le Wouli. Et le cours de l'histoire changea de fond en comble aux pays des trois fleuves.

1512-1537

Sache, mon petit Peul, que, de toutes ces années-là, 1512 fut la plus néfaste. Ce fut une année mauvaise, aux mois longs, aux aurores semées d'incertitudes. Assurément, cette fois-ci, le courroux de Guéno avait dépassé les limites. Aux oboles et aux dévotions, l'Éternel était demeuré impassible. À désespérer les pytho-nisses et les cartomanciens ! La disette et la malaria, les pillages et les désertions ruinèrent aussi bien les basses prairies des fleuves que les hauts plateaux du Fouta-Djalou. L'hivernage précédent, les éléments déchaînés avaient frappé les troupeaux, emporté les récoltes et démolir pierre par pierre les greniers et les hauts-fourneaux. Et maintenant, la saison sèche, venue avec la soudanité d'un poing et la cruauté d'une marâtre, asséchait les fondrières et les marais, calcinaient les hautes herbes et tarissait le lait ! Dans les hautes terres, on vit des ventres creux se vendre comme esclaves pour une bouillie de mil, des hordes de lions brûlant de faim envahir les demeures, des lycas et des hyènes s'étriper pour les os d'une charogne et des nuées d'oiseaux migrants s'effondrer au sol, épuisés par la soif.

Les pays des trois fleuves allaient mal. Partout l'exode et la guerre. Partout les démentiels effets de la famine, partout l'odeur bestiale de la mort. On se retrouvait en plein champ de bataille en allant faire ses courses au marché ; bâillonné et ligoté au milieu d'une caravane d'esclaves pour avoir été en brousse chercher du bois mort. D'où qu'on le regardait, le monde se préparait à cramer.

C'est dans ce simulacre de l'Apocalypse qu'une caravane de Peuls quitta le Bhoumou pour les berges un peu plus humides du Sénégal. Elle peinait depuis des semaines à traverser les plaines fossiles du Ferlo lorsque, au détour d'un chemin, celui qui marchait en tête poussa un petit cri et s'arrêta.